

Le prestige de l'uniforme : portraits de chefs en tenue dans le Gabon colonial

Julien Bonhomme ¹

Au cours de son séjour au Gabon en tant que commis des Affaires indigènes, Georges Schoeffler a pris des centaines de photographies documentant la vie de la colonie au début du siècle passé². Ses clichés nous donnent un aperçu de la variété des styles vestimentaires locaux : Européens en saharienne et casque colonial, porteurs en pagne noué à la taille, boys en habit de ville et béret, guerriers fang en tenue traditionnelle, femmes de la haute société mpongwe en grande toilette, chefs de village en uniforme militaire. Au Gabon comme ailleurs, l'habit signale le statut social de son porteur, mais il révèle également la complexité des processus d'acculturation à l'œuvre dans la société coloniale³.

La série de portraits de chefs bapunu, bayaka et balumbu, réalisés par Schoeffler lors de tournées dans les villages du sud du pays, en est la meilleure illustration. A l'exception d'un seul d'entre eux, Bourouka, entièrement vêtu de pagnes, tous les chefs de village ou de terre qui posent sur ces photographies ont intégré à leur tenue des pièces d'origine européenne⁴. Mavoumbi Makima arbore un haut-de-forme au-dessus d'une veste brodée aux motifs de la Lune et du Soleil, figures centrales de la mythologie locale [A]. A ses côtés, Boussemba Bouzouenzo

A
Chef Baloumbo et chef Bayaka
Gabon, 1911, photographie, **taille**





B
Deux chefs baponos à Moabi
Gabon, 1911, photographie, **taille**

est coiffé de ce qui semble être un casque de la cavalerie saxonne. Sur un autre cliché, Mouguengué est habillé d'une veste militaire [B]. De même, Makaga Milongo porte un dolman de dragon de l'armée française, ainsi qu'un bonnet autochtone et un chasse-mouches en poil de buffle ou d'éléphant, attribut des orateurs traditionnels [C]. Sur une dernière photographie, Nzaba Dounga est vêtu d'un dolman de maréchal des logis d'artillerie et d'un chapeau à large bord [D]. A côté de lui, Nzamba Biselo, un de ses sujets, n'est habillé que de pagnes et garde la tête nue. La différence vestimentaire entre les deux hommes prouve que le couvre-chef et l'uniforme militaire sont réservés aux chefs, dont ils servent précisément à indiquer la fonction. Il s'agit par conséquent de portraits de personnages qui posent dans leur costume officiel.

Ces pièces d'uniforme proviennent des tenues réformées des armées européennes de la fin du XIX^e ou du tout début du XX^e siècle. Les métropoles avaient l'usage d'envoyer leurs surplus militaires dans les colonies, où ce type de vêtements était particulièrement apprécié. Peut-être les chefs photographiés par Schoeffler avaient-ils

reçu ces habits en contrepartie de leur collaboration avec l'administration, à moins qu'ils ne les aient achetés dans une factorerie de la région (la présence de commerçants allemands au Gabon pouvant expliquer celle du casque saxon). Si la tenue de ces chefs témoigne d'une forme d'acculturation vestimentaire, celle-ci est partielle et sélective. Elle s'organise autour d'une dichotomie entre le haut et le bas. Les éléments d'origine européenne concernent le haut du corps (veste et couvre-chef), tandis que le bas du corps est habillé à l'africaine : une seule des personnes photographiées possède un pantalon, les autres portent des pagnes et toutes sont pieds nus. Bien que les pagnes de coton proviennent du commerce de traite avec les Européens (contrairement aux pagnes de raphia ou d'écorce), ils ont été intégrés à la mode vestimentaire locale jusqu'à en devenir l'un des marqueurs distinctifs. Cette superposition de pièces d'habillement en apparence désassorties confère aux chefs gabonais leur style particulier : « un singulier pastiche d'éléments africains et européens », comme les Comaroff l'avaient noté de manière similaire à propos des pratiques vestimentaires des Tswana à l'époque coloniale⁵.

Le goût pour les uniformes militaires et les couvre-chefs européens, ainsi que leur identification au statut de chef, sont un héritage des débuts de la colonisation du Gabon au milieu du XIX^e siècle. Dans les années 1840, parmi les Mpongwe de l'Estuaire, population côtière qui participe depuis longtemps au commerce atlantique et qui a très tôt intégré des habits européens à sa mode vestimentaire, les chefs posent en tenue d'officier de la Marine⁶. Au cours des décennies suivantes, les uniformes militaires, tout comme les redingotes et les hauts-de-forme, sont des articles de luxe qui jouent un rôle important dans la politique des cadeaux menée par la France pour négocier des traités de cession de souveraineté avec les chefs autochtones. Dans la seconde moitié du siècle, les explorateurs du bassin de l'Ogooué (du Chaillu, Marche et Compiègne, Savorgnan de Brazza) emportent toujours une malle de costumes, en plus des pagnes, des perles et de la poudre à fusil, pour les offrir aux chefs afin de s'assurer leur coopération. Le haut-de-forme est un présent généralement réservé aux « rois », qui ont seuls le droit de le porter. Dans les années 1870, Nkombe, dit le « Roi-Soleil », souverain des Galwa sur le cours inférieur de l'Ogooué, était renommé pour son haut-de-forme orné d'un astre d'or. À la même époque, Rampano II, roi des Nkomi du Fernan-Vaz, possède « beaucoup d'uniformes, de toute nation et de tout grade, depuis l'amiral anglais jusqu'au pompier français », même s'il ne les revêt

qu'en de rares occasions⁷. Procédant du littoral vers l'hinterland, l'expansion coloniale engendre un décalage et donc des rivalités de prestige entre les chefs des sociétés côtières et ceux de l'intérieur du pays, « entrés plus tardivement en contact avec les Français et toujours en retard d'un uniforme, d'un parapluie ou d'un coffre »⁸. A partir des années 1880, à Libreville, les chefs mpongwe délaissent progressivement leurs uniformes d'officier pour adopter des tenues plus en accord avec leur statut d'élites urbaines au sein de la société coloniale⁹. Par contraste, les chefs de village rencontrés trente ans plus tard par Schoeffler dans le sud du pays manifestent encore un attrait prononcé pour les tenues de l'armée.

Si l'association entre la fonction de chef et l'habit militaire est le produit de la politique du costume menée par la France au XIX^e siècle, les dates et les lieux des portraits permettent de replacer ces chefs en uniforme dans une conjoncture bien particulière afin de les éclairer sous un nouveau jour. Les photographies ont été prises entre décembre 1910 et janvier 1911 dans des villages des circonscriptions de la Nyanga et de l'Ofoué-Ngounié. Depuis le milieu de la décennie précédente, cette région du sud du Gabon est durement marquée par des révoltes populaires : celle des Mitsogo dans la Ngounié et celle des Bapunu et Bayaka dans la Nyanga. Menés par des chefs charismatiques, Mbombe et Mavouroulou, qui mourront tous deux en prison entre 1911 et 1913, ces soulèvements contre la sujétion coloniale et les abus des sociétés concessionnaires ont entraîné l'occupation de la région par l'armée française et ses auxiliaires indigènes, tirailleurs et miliciens. Les portraits ont donc été réalisés dans une zone qui vient à peine d'être « pacifiée » par la force et qui est partagée entre administration civile et administration militaire.

Le tournant des années 1910 est également marqué par la politique coloniale de nomination de chefs indigènes, avant tout dans le but de faciliter la collecte de l'impôt, grande obsession de l'administration (la capitation ayant été instaurée en 1900)¹⁰. Initiée dès le début du siècle, cette politique se généralisera dans les années 1920 avec la création du statut de chef de canton, qui correspond à une nouvelle unité administrative. Elle connaît cependant un échec relatif, car les chefs sont choisis « en fonction de leur docilité plus que de leur prestige traditionnel »¹¹. Les hommes jouissant d'une véritable autorité se rencontrent en effet davantage parmi les chefs rebelles au pouvoir colonial, comme Mbombe et Mavouroulou. Georges Le Testu, administrateur des colonies en poste dans la Nyanga pendant cette période et fin observateur des ambiguïtés de la politique



C
Un orateur au palabre
Gabon, 1911, photographie, taille

française vis-à-vis des chefs de village, note que ces derniers ont perdu le peu d'influence qu'ils avaient quand ils sont devenus de simples rouages sur lesquels s'appuie l'administration pour faire exécuter ses ordres et collecter l'impôt¹². Cela conduit parfois les villageois à mettre en avant de « faux chefs » auxquels est attribué « le soin exclusif des relations extérieures officielles » (p. 104). « Le chef, celui du moins que nous reconnaissons comme tel, est devenu pour eux celui derrière lequel on se met à l'abri. Dans certains cas, on a poussé cette idée très loin et on a proposé comme chefs, pour le poste, des individus des derniers rangs de la société, des esclaves. C'est une opinion très répandue chez les commerçants que la plus grande partie des chefs que nous reconnaissons, sont des hommes de paille » (*idem*). En contrepartie de leur collaboration avec l'administration, ces chefs sans réel pouvoir ne peuvent guère obtenir qu'une remise sur l'impôt perçu et, peut-être, un vieil uniforme.

En définitive, le costume des chefs de village photographiés par Schoeffler atteste moins du prestige de leur statut que de son extrême ambivalence dans le Gabon du début du XX^e siècle. Tout



41 - à droite Nzaba Dounga, chef Bayaka
à gauche Ngamba Bisolo, un de ses sujets
Janvier 1911

D
Chef Bayaka et un de ses sujets
Gabon, 1911, photographie, taille

se passe comme si leur tenue désassortie – veste militaire et pagne traditionnel – trahissait une sorte de dissonance historique, un conflit entre deux formes d'autorité qui, plutôt que de se cumuler, s'annulent l'une l'autre. Si le pagne renvoie à l'économie de traite et à une période révolue où les chefs les plus avisés avaient su tirer profit des opportunités commerciales pour renforcer leur pouvoir et préserver leur autonomie, l'uniforme évoque quant à lui l'expansion coloniale, que cela soit par le biais de la politique des traités et ses cadeaux ou, plus brutalement, par la conquête militaire. Il manifeste l'assujettissement des élites locales à une administration de plus en plus présente et pressante. Ces portraits de chefs en tenue officielle s'avèrent par conséquent empreints d'une sorte d'ironie tragique : comme si ces hommes cherchaient à s'accrocher au prestige de l'uniforme au moment où leur autorité apparaît plus faible que jamais, tandis que sont en train d'être matées les révoltes menées par les quelques chefs encore auréolés de prestige, mais bientôt condamnés à disparaître¹³.

- 1 Maître de conférences en anthropologie à l'Ecole normale supérieure (Paris), chercheur au laboratoire d'anthropologie sociale.
- 2 Sur Georges Schoeffler, arrivé au Congo français en 1909 et qui mourra au tout début de la Première Guerre mondiale, voir Eric et Gabrielle Deroo, Marie-Cécile de Taillac, *Aux colonies : où l'on découvre les vestiges d'un empire englouti*, Paris, Presses de la Cité, 1992.
- 3 Voir Hildi Hendrickson (ed.), *Clothing and difference : embodied identities in colonial and post-colonial Africa*, Durham, Duke University Press, 1996.
- 4 La « terre » est une unité administrative regroupant un ensemble de villages habités par des gens d'une même « tribu ».
- 5 John L. et Jean Comaroff, « Fashioning the Colonial Subject: The Empire's Old Clothes », in *Of Revelation and Revolution. Vol. 2 : The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*, Chicago, University of Chicago Press, 2009, p. 261.
- 6 Voir Jeremy Rich, « Civilized Attire: Refashioning Tastes and Social Status in the Gabon Estuary, ca. 1870–1914 », *Cultural and Social History*, vol. 2, 2005, p. 189–213.
- 7 Marquis de Compiègne, *L'Afrique équatoriale. Gabonais. Pahouins. Gallois*, Paris, Plon, 1875, p. 129–130.
- 8 Elikia M'Bokolo, *Noirs et Blancs en Afrique équatoriale : les sociétés côtières et la pénétration française vers 1820–1874*, Paris, EHESS-Mouton, 1981, p. 144.
- 9 Sur la mode vestimentaire des élites urbaines africaines, voir Phyllis Martin, *Leisure and society in colonial Brazzaville*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 (notamment le chapitre 6, « Dressing well »).
- 10 Voir Christopher Gray, *Colonial rule and crisis in equatorial Africa : Southern Gabon, ca. 1880–1940*, Rochester, University of Rochester, 2002.
- 11 Catherine Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires 1898–1930*, Paris-La Haye, Mouton, 1972, p. 75.
- 12 Georges Le Testu, *Notes sur les coutumes bapounou dans la circonscription de la Nyanga*, Caen, J. Haulard la Brière, 1918 (notamment le chapitre IX, « De l'autorité indigène »).
- 13 Pour nuancer ce tableau assez sombre, relevons que, parmi les chefs qui ont su garder une certaine autorité, outre les principaux leaders des révoltes anticoloniales, Le Testu mentionne Makaga Milongo, « le chef actuel de la terre de Moucoungou », qui se trouve être l'un des hommes photographiés quelques années plus tôt par Schoeffler.